

**J**e ne sais ni lire ni écrire, je dicte donc à ma petite-fille Paola tout ce que j'écrirais si je le pouvais.

Parler, raconter, je peux, j'aime.

Je regarde les mains brunes de Paola, l'une tenant le stylo bille, l'autre appuyée sur la feuille du cahier. Elle court, elle court, la main droite, elle trace de petits signes noirs ou bleus, c'est selon, et ça, c'est mes mots. C'est ce qui sort de ma bouche, ça vient tout droit de mon cerveau. C'est magique.

Par qui je commence ? Par Paola, ma « scribe » ou par moi ?

Par Paola.

Elle a seize ans, c'est la fille de ma fille Rosario et de Luigi. Rosario est comme moi, gitane espagnole. Luigi est sinto, gitan italien, ce qui explique qu'ils ont donné un prénom italien à leur fille, Paola.

Paola a passé tous les étés avec moi. Maintenant qu'elle est grande, elle reste moins longtemps. Elle vient me rejoindre à Noël, à Pentecôte, pour la fête aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Le reste du temps, Paola travaille, elle est dans un lycée professionnel. Elle apprend un métier, un métier dans la mode.

Je suis fière de Paola.

(Paola sourit quand je dis ça. Elle écrit fidèlement ce que je dis. Elle sourit parce qu'elle est flattée.)

Je suis fière de Paola parce qu'elle est belle, grande, fine, les cheveux blond roux, les yeux verts, la peau mate foncée.

Les traits peut-être un peu trop marqués. Rien à faire, nous sommes de la « raza calé », il faut bien que ça sorte d'une façon ou d'une autre.

Je suis fière de Paola parce qu'elle est intelligente. Elle a appris à lire et à écrire sans problème. Elle a suivi l'école des gadjé. Elle a compris qu'il fallait se plier à leurs règles si on voulait apprendre et avancer. Elle a des idées, du goût, elle s'est faufilée jusqu'à ce lycée professionnel. Elle dit qu'elle fera carrière, qu'elle créera des robes, des jupes, des manteaux, etc., qu'elle lancera la mode, que jamais on n'a vu une Gitane dans ce monde fermé de la mode. Elle forcera les portes, elle y entrera, elle étonnera.

Sacrée Paola ! Je la soutiens. Je sais qu'elle réussira. Je reviendrai là-dessus.

Et moi, qui je suis ?

Je suis Mariana Florès. Mes origines remontent aux origines du monde, de l'Inde au sud de l'Espagne. Je suis chanteuse et cartomancienne.

(Là, Paola tique.)

« Cartomancienne, Yaya, plus que ça ! Tu es voyante. »

Les cartes sont un rempart, un outil visible, c'est vrai que je vais au-delà. Je vois le passé et l'avenir des gens qui se présentent à moi, sous ma tente, dans le camp, dans ma caravane ou ailleurs où nous pouvons nous produire.

J'ai plus ou moins d'empathie pour mes clients, et je réussis plus ou moins bien. Dans l'ensemble, je me trompe rarement. J'ai un don, c'est tout. Ce don me vient de Dieu, Il m'accepte telle que je suis et Il m'aide. Nous, les Gitans, nous sommes très croyants et Dieu ne nous abandonne pas. Il ne nous juge pas non plus. Il comprend que c'est difficile de survivre.

Je voyage. Nous voyageons. On nous appelle « les gens du voyage », c'est une jolie façon de nous nommer.

Si je m'arrêtais de voyager, je mourrais. Un Gitan sédentaire n'est plus un Gitan, il devient un « paysan », il perd sa nature profonde, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Je le plains.

Je plains donc Rosario et Luigi. Ils se sont arrêtés de se déplacer pour que Paola aille à l'école des gadjé et devienne quelqu'un. C'est un sacrifice énorme qu'ils ont fait pour cette petite. Rosario ne pouvait pas avoir d'autre enfant, ils ont tout misé sur elle. Paola le sait. Elle ne les déçoit pas. Rosario dit que quand Paola aura réussi, qu'elle sera arrivée à ce qu'elle veut, ils reprendront la route. Pour l'instant, Rosario travaille dans des bars, Luigi est mécanicien auto.

Paola, elle, elle dit que jamais elle ne reniera son peuple, le peuple du vent, comme elle dit, que toujours elle reviendra et se mêlera à leur vie, le temps qu'elle

pourra, qu'elle sera la fierté du peuple gitan. Alexandre Romanès, le poète, l'est en écrivant, elle, elle le sera... en cousant et en inventant des formes.

Je conduis ma vieille Mercedes. C'est une voiture spacieuse et costaude. J'y mets de tout dedans, tout ce que je ne peux pas mettre dans ma caravane. Ma Mercedes tracte ma caravane, vieux modèle de taille moyenne. À l'avant, le coin-cuisine, à l'arrière le salon et caché par un rideau, mon lit. Elle fait cinq à six mètres de long. Elle a un revêtement en bois qui l'alourdit mais l'isole et la protège du chaud et du froid de l'extérieur et lui donne un aspect intime et chaleureux. Les gens qui entrent dans mon salon – mes clients – sont agréablement surpris et apaisés.

J'ai oublié de dire mon âge, comme si ça ne comptait pas. Nous commençons l'année 2014, j'ai à peu près soixante ou soixante-cinq ans. Je n'en suis pas sûre. Nos parents oublièrent de nous déclarer et quand ils le faisaient, ils donnaient des dates approximatives. Vu mon aspect physique – pas trop mal, quoiqu'un peu abîmé –, je dois dépasser les soixante ans sans être arrivée aux soixante-dix.

Moi, Paola, je parle en mon nom.

J'ai demandé la permission à ma grand-mère d'intervenir. Il me semble utile de donner un point de vue extérieur qui finira le portrait de Mariana Florès, son portrait.

Elle ne sait ni lire ni écrire, mais elle sait compter. Elle connaît les chiffres et les nombres écrits sur les cartes, sur les billets de banque et les pièces de monnaie. Si j'ajoute quelque chose à ce qu'elle dit, elle s'en rend compte tout de suite. Elle est éveillée et observatrice.

Mariana Florès n'est pas grande et pourtant, on ne le dirait pas grâce à son allure, son maintien, sa vivacité.

Elle a une chevelure noire opulente barrée d'une large mèche blanche. Elle porte un chignon lourd dans lequel elle pique des fleurs quand elle participe à un spectacle. Des yeux noirs allongés qui vous percent et vous transpercent, un nez busqué, en bec d'aigle, un bel ovale de visage, une bouche sinueuse, une dent de devant en or qu'elle ne veut pas faire changer – « ça me donne un genre », dit-elle souvent, comme si elle en avait besoin ! – et enfin, des rides profondes... évidemment ! Des mains râblées, puissantes, et pas ces doigts longs de voleuse comme les gens se plaisent à le dire. Des mains agiles, expertes qui battent les cartes, les font paraître et disparaître, les posent en arrondi sur la table, les tournent et les retournent.

Enfin, une voix. La voix de ma grand-mère, appréciée de tous les groupes de musique gitane et de leurs aficionados. Cette voix rauque, rude, sans apprêt, forte, avec, en plus chez Mariana, une puissance rare ; ça vient de loin, des profondeurs de l'être, avec une modulation particulière. Quand ma grand-mère chante, elle me prend au ventre, elle me galvanise, j'ai envie de danser de me donner à fond à cette musique. Mariana Florès est une grande artiste !

Je reprendrai le journal je ne sais pas quand.

Ma grand-mère prend notre cahier et le met à l'abri dans un placard, sous une pile de linge, dans son coin couchette.

Moi, Paola, je retourne au lycée à Valence. Je laisse ma grand-mère après la frontière espagnole, entre Port-Vendres et Banyuls, un endroit de la côte que j'aime beaucoup, j'y respire la liberté et la beauté !